

Richard Abibon

Quelle psychanalyse pour demain.

Je commente cette émission éponyme de France culture qui diffuse une conférence de François Ansermet et Jessica Tran à l'École Normale Supérieure

<https://www.franceculture.fr/conferences/ecole-normale-superieure/quelle-psychanalyse-pour-demain>

très ennuyeux. une phrase me fait sursauter : "le réel comme l'impossible à supporter". Encore un qui n'a pas rencontré le réel et qui fait du suivisme de Lacan. le réel se supporte tout à fait bien. L'impossible à supporter, c'est la castration et c'est ça la grande trahison de Lacan.

- **Frédérique Le Ridant** Si c'est ennuyeux j'écouterai....plus tard 😊 Pour le réel, **Richard**, je ne comprends pas pourquoi votre définition serait meilleure que celle de Lacan : je ne dis pas que votre définition n'est pas bonne, vous en avez parlé, je m'en souviens très bien ...mais je ne m'y retrouve pas. Elle est votre définition. Dans ce domaine qui est quand même tellement subjectif, pourquoi ne pas admettre qu'il y ait plusieurs définitions *valables* du Réel ? Pour moule Réel c'est l'indicible. Je le souviens d'un jour où j'avais écrit ça sur fb et un abruti méprisant lacanien m'avait jeté un "mais si ça n'était que ça, ma pauvre amie... HAHAHA..".ce qui était stupide car l'indicible, c'est un domaine immense à explorer..Mais bon, c'était un diseux et un sachant, alors j'ai laissé courir. Et puis dans le fond, chacun ayant sa définition du réel, pourquoi n'aurais-je pas le droit d'avoir la mienne ?.. L'indicible me va bien... Et j'en ai fait l'expérience une seule fois dans ma vie, et je sais qu'il y a ce réel bien tanqué en moi, avec toute la perception que je peux en avoir mais qui reste au-delà du dire. Donc vous voyez qu'il y a beaucoup de définitions du réel.

- **Richard Abibon** oui, bon je veux bien entendre la position "chacun a droit à sa définition", soyons ouvert, acceptons les différences etc.

Mais ma définition est meilleure que celle de Lacan. Pourquoi ? parce que Lacan n'a déjà pas une définition unique : ses définitions sont contradictoires. Et parce qu'elles sont contradictoires, on voit bien que ce n'est pas un effet de sa rencontre avec un réel quelconque. Ce sont des spéculations, des réflexions intellectuelles qui, un coup vont dans un sens, un coup dans un autre. Alors que l'expérience ne permet pas de telles errances. Vous le savez très bien puisque vous en avez l'expérience, et votre définition rejoint la mienne, ainsi que celle d'une foule de lacaniens qui s'arrangent sur les dispersions du maître en les passant sous silence. Là, je ne vois pas comment votre définition n'est pas la mienne car pour moi, la vôtre est la mienne. L'indicible c'est bien ce que je dis.

Ma définition (et donc la vôtre) est meilleure parce qu'après, le problème c'est les conséquences qu'en tire Lacan et les lacaniens. Cette définition n'est ici pas valable car elle vient se substituer à ce que me dit mon expérience, que le moteur du désir, c'est le phallus, et son corollaire la castration. Mettre le réel à cette place, ça fout tout l'édifice de la psychanalyse par terre. Avec la raison de l'inconscient, la nature de l'inconscient, etc. avec cette définition, le refoulement

originaires des substitues au refoulement proprement dit. Avec cette définition, on écoute plus que "lalangue" et non plus le sujet. Ça a des conséquences formidables au niveau de la pratique.

Derrière il y a la conception de la psychose : " ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel". Avec la conception du Nom du Père qui devient le gardien de ce que ce ne soit pas forclos et que ça ne revienne pas dans le réel. La conséquence c'est cette peur de la décompensation, cette idée que le réel est angoissant, impossible à supporter, et qu'il faut donc tenir une position de Nom du Père , de père sévère. ça donne ces analystes méprisants, qui vous gardent 5 minutes qui se foutent de votre gueule, qui vous font payer très cher, qui n'ont pas d'affect, qui vous font attendre des heures dans la salle d'attente , qui vous imposent de suivre leurs vacances, etc. ils trouvent ça très bien, car "ils limitent la jouissance" ! la jouissance c'est, pour eux, celle du réel. Ce qu'ils ne disent pas c'est qu'ils y puisent la leur, en limitant celle des autres. Bref, ils ont transformé la psychanalyse en éducation.

Donc non, sur ce coup-là, je peux pas être tolérant. Ils ne le sont d'ailleurs pas du tout à mon égard, ils ne l'ont pas été quand j'étais en analyse chez eux, et ils continuent dans les grandes largeurs amenant la dévastation psychique chez des milliers de gens. Alors, politiquement, je veux bien être tolérant avec quelqu'un avec qui je débats. C'est mon principe d'admettre totalement les opinions qui ne sont pas les miennes, et mon principe est de ne jamais censurer quiconque. A l'envers, les partisans de cette autre définition du réel, qui voilent l'angoisse de castration, c'est la censure, dont j'ai été la victime un nombre incalculable de fois. Pire que la censure j'ai perdu mon poste, mon gagne-pain, 5 ou 6 fois dans ma carrière. Encore aujourd'hui, y'a un des "père -la-pudeur" qui me colle aux basques sur ma page en me disant régulièrement que je suis dans la jouissance (donc, pour lui, celle du réel) et qu'il faudrait me limiter, comme un petit garçon pas sage.

Je crois qu'ils ont besoin de cette position de père sévère, à mon égard autant qu'à l'égard de milliers de gens, car ils ont besoin de ça pour ne pas voir la castration. C'est cette conception de réel et de la jouissance qui les en protège. ¹

Félice Le Bihan Je suis totalement d'accord

Richard Abibon 2ème chose qui me fait sursauter : la psychanalyse s'est constituée de la rencontre avec les sciences affines. Il a le droit de le penser. Moi je pense que la psychanalyse s'est constituée en rupture d'avec les sciences affines et au moment où Freud s'est intéressé à ses rêves.

Mais quand, l'instant d'après il rappelle que la psychanalyse est inachevée, toujours en construction, là, voui.

L'énumération des dites sciences affines... je n'ai rien contre si ce n'est ceci : que ça voile l'essentiel, car l'essentiel de la psychanalyse est un retour à la subjectivité, voire l'invention de la subjectivité. Elle apparaît ici comme un savoir au milieu du catalogue des savoirs.

4

notamment l'introduction de la linguistique par Lacan, c'est la seconde grande trahison. c'est de là que vient sa focalisation sur le signifiant , dont on ne sait pas vraiment ce que

c'est vu que Lacan trahit aussi la définition de Saussure, pour en faire quoi? on ne le saura jamais vraiment, tant ça part dans tous le sens. Mais sur le plan pratique, c'est une deuxième éviction du sujet, et de la subjectivité : la langue parle indépendamment du sujet. il suffit d'entendre le signifiant, plus besoin d'écouter le sujet.

2

Quand il parle de la clinique de Lacan, il parle de son analyse du texte de Joyce. Je m'esclaffe ! en effet, Lacan ne parlant jamais de clinique, se borne à analyser des textes. Entendre les gens à l'hôpital psy, je vous assure que c'est autre chose !

Bouleversement majeur : "ce n'est pas la psychanalyse appliquée à la littérature, c'est la littérature appliquée à la psychanalyse". Je m'esclaffe plus, je pleure. Eh oui, c'est l'étude de la littérature qui a permis à Lacan des "avancées cliniques". Ce faisant, Ansermet ne fait que reproduire le schéma général de la pensée de Lacan : inverser toute proposition communément admise afin de choquer le bon peuple.

3

Et continuant sur sa belle idée, Ansermet poursuit : eh ben voilà, l'avenir de la psychanalyse c'est quand ces champs connexes vont s'introduire dans la psychanalyse pour apporter leur savoir.

Pour achever de la noyer?

2

Et là il précise que lui, il est à fond là-dedans : dans l'hôpital, comme psychiatre, dans l'université pour discuter avec les collègues du Savoir. Alors la neurologie, n'est-ce pas, la psychiatrie tout ça, qu'est-ce que ça enrichit la psychanalyse !

Au secours !

- Ansermet passe la parole à Jessica Tran qui rappelle que Freud disait, que la psychanalyse pouvait se passer de l'université : elle est avant tout une technique plus qu'un savoir. Ben voui. Et puis elle se débrouille très bien avec ses propres écoles. De ce que j'en sais par expérience, ces écoles se sont mises à fonctionner exactement comme l'université.
- Mais elle ajoute que Freud disait : l'université, elle a tout à gagner à accueillir la psychanalyse. C'est vrai. Ou plutôt ce serait vrai si un peu de subjectivité pouvait s'introduire dans tous ces savoir à prétention universelle. L'expérience prouve que c'est le contraire qui s'est passé : le sujet a été banni de la psychanalyse.
- Le fil de Jessica Tran est de bonne facture. Avec lui, elle tisse le rappel des diverses exclusions de Lacan de lieux universitaires. Notamment celle de l'école normale supérieure, dont le directeur aurait dit que l'enseignement de Lacan était anti-universitaire. Ça m'épate un peu, parce que j'ai lu tous ses séminaires et je trouve ça très universitaire, même si c'est, en même temps, très brouillon.
- Elle dit que c'est à partir de là qu'il a conçu sa théorie des 4 discours, dans laquelle le discours de l'analyste s'oppose radicalement au discours universitaire. bien vu.

- Dans le discours de l'analyste, selon la formule des 4 discours, l'objet a est en position d'agent. C'est l'objet cause du désir et donc le moteur de la parole dans la cure, transféré sur la personne de l'analyste. D'où le cursus d'une analyse qui en découle : se rendre compte que l'analyste n'est pas l'objet a et le laisser tomber. C'est brillant et séduisant.

- Sauf que derrière, il y a tout le background de la conception de l'objet a en remplacement du phallus et surtout en voilage de la castration : l'objet a est une construction théorique toute universitaire ! comme ces 4 discours qui sont si séduisants que j'y ai passé dessus des années d'études, que j'en ai produit plusieurs articles de (vains)développements. J'ai essayé au moins de le ramener à la pratique, en racontant mes aventures avec un de mes analysants. Je ne dis pas : dans une étude de cas. Déjà,, c'était très différent, mais je ne m'en rendais pas encore suffisamment compte. Comme dans le dit "discours de l'hystérique", le sujet y était le moteur du désir et non l'objet, fusse-t-il petit a. Ce qui a permis à quelques collègues de me traiter d'hystérique, mais j'assume d'autant plus que d'autres m'ont traité de psychotique et enfin, certains, de pervers, pour que le tour des possibles soit accompli.

- J'ai mené jusqu'au bout cette réflexion en assumant donc jusqu'au bout une position de sujet : pour moi, parler de psychanalyse, c'est parler de moi. C'est donner un échantillon de ma psychanalyse, non pas ma psychanalyse passée, mais ma psychanalyse en train de se faire. ça, j'ai la présomption de croire que c'est vraiment anti-universitaire. ça renoue avec ce que dit Jessica Tran : la psychanalyse est avant tout une pratique (elle dit technique, je préfère dire pratique), et je la pratique avant tout, avant de théoriser quoi que ce soit. comme elle dit "la psychanalyse ne s'enseigne pas". Ben, surtout si on la transforme en discours universitaire. Par contre peut-être ben qu'elle peut se transmettre, par un "je" se disant publiquement.

4

Comme ont osé le faire pas mal de gens sur ma page, qui ainsi s'enseignent les uns les autres, ainsi qu'ils ont pu le dire eux même.

5

ah ! au contraire d'Ansermet, elle cite Freud lorsqu'il dit que la psychanalyse ne doit pas se confondre avec les autres disciplines, le danger de confusion venant essentiellement, d'une part de la philosophie, d'autre part de la biologie.

- Ça n'a pas empêché Freud de réaliser tout un développement biologique sur la nature de la pulsion de mort... mais qu'il a eu l'honnêteté de qualifier de spéculation.

1

Elle rappelle aussi que la psychanalyse ne peut pas être un système clos, comme l'avait dit Ansermet. Très bien, mais qu'est-ce qui ouvre? la rencontre des science affines, encore une fois et ... les patients, les sujets qui viennent en analyse et qui viennent apporter leur savoir sur eux même ... eeh, je veux bien, mais on les entend où? dans les études de cas? où il est clair, il est évident, que la parole des sujets doit passer par le filtre de la parole du psychanalyste, qui lui, ne saurait être sujet !

- Je proposerais, en magnifique exemple, les élucubrations de JA Miller sur la psychose ordinaire, où le savoir du "psychanalyste" sur le sujet (transformé pour l'occasion en objet) prime sur toute autre considération. Il sait, lui, que vous êtes psychotique, et que vous ne le savez pas, et il vous

protège en vous empêchant de faire votre analyse car vous risqueriez de décompenser. Voilà comment une soi-disant ouverture ("la clinique d'aujourd'hui", voire "quelle psychanalyse pour demain?" une "psychanalyse" qui sait se réformer en entendant les nouvelles formes de pathologie) se transforme en claquement de porte retentissant.

La philosophie, dit Freud, développe une vision du monde, ce que n'est pas la psychanalyse. Ce serait l'un des danger, pour la psychanalyse, de l'assimilation à la philosophie. Ansermet reprend la parole pour insister sur sa notion de trace, que l'on trouve chez Freud notamment dans "l'esquisse", par laquelle il entend faire le pont avec la neurologie. Bon, qu'il y ait des chercheurs qui travaillent là-dessus, c'est très bien. J'aimerais que ce ne soit pas au détriment de la psychanalyse, science de la subjectivité (j'assume le paradoxe)

Ça devient vachement plus intéressant quand Jessica Tran reprend le crachoir. D'abord pour indiquer que Lacan en 57 est tombé dans le panneau de la causalité psychique, c'est-à-dire d'une linéarité cause-effet qui permettrait à la psychanalyse de devenir une science prédictive, vu qu'on a l'analyse du petit Hans et qu'on sait ce qu'il est devenu : concepteur de décors pour l'opéra de Vienne et directeur de l'opéra de Genève ensuite. Mais surtout, qu'il ne s'est pas marié et qu'il n'a pas eu d'enfant.

Elle rappelle que, pour Freud, le délire était un processus de guérison, et non cet élément pathologique que la psychiatrie s'efforce de faire disparaître.

Je retranscris ici ma compréhension de ce qu'elle a dit, mais j'avoue que je ne comprends pas en quoi on pourrait, à partir de là, se risquer à la moindre prédiction sur quelqu'un d'autre. En substance, c'est ce qu'elle dit aussi, mais en critique de ce que Lacan aurait dit le contraire. Je n'ai pas souvenir de cette position de Lacan en 57 ; je ne suis pas allé vérifier.

Puis elle passe à l'examen de la conception de Lacan du Nom-du-Père, passant, dans « le Sinthome », d'une position du père réel à une fonction symbolique, ce que j'avais en effet repéré. Elle dit que c'est en s'intéressant plus particulièrement au réel comme impossible, qu'il est parvenu à cette conception. Je veux bien mais dans « le Sinthome », Lacan donne comme exemple du Réel le zéro absolu en température, Parce qu'il est impossible de descendre plus bas. C'est là où il se mélange les pinceaux grave car, si on sait que le zéro absolu existe, c'est parce qu'on a fait des mesures et qu'on a une théorie de la thermodynamique qui en explique le pourquoi : ce réel-là est très loin d'être un indicible, il est parfaitement symbolisé. C'est une réalité. Là-dessus, dans mon livre sur le Réel, j'ai longuement développé tous les impossibles que l'on trouvait dans la réalité, qui empêchent de définir le Réel comme impossible, sous peine d'être sans cesse en confusion.

Et c'est là que mes oreilles m'en sont tombées, les bras m'en sont monté au ciel, mes yeux se sont écarquillés comme des roues de moulin. Elle dit que Lacan tire la psychanalyse hors de la psychiatrie en supprimant l'idée de diagnostic ce qui en passe par une clinique borroméenne. Alors là, je grimpe au plafond par les rideaux, et j'y reste un petit moment, la tête en bas, pour examiner les choses de haut.

D'abord une clinique borroméenne, c'est quoi ça ? bien sûr j'ai entendu le terme de multiples fois et je n'ai jamais pu accrocher, même si je suis toujours accroché au plafond. Pourquoi ? parce que je croyais que la clinique, c'était être auprès du malade, comme on dit en médecine, (de clinos, en grec, le lit) et je ne savais pas que le nœud borroméen était malade. Depuis longtemps je n'utilise plus le mot « clinique », le laissant au médecin ; depuis longtemps, dans mon exercice, je ne me considère plus auprès de « malades » ; depuis longtemps, j'ai laissé le nœud borroméen aux topologues, quoique l'ayant étudié à fond et ayant trouvé à son propos quelques théorèmes intéressants, mais de peu d'utilité pour mon exercice.

Donc Lacan se penche à la fois sur le « cas » Joyce et sur le cas du nœud borroméen. Joyce passant son temps à faire des jeux de mots en sautant d'une langue à l'autre, ça donne de l'eau au moulin linguistique de Lacan. Mais c'est de la littérature. C'est autre chose d'écouter quelqu'un. Enfin, pourquoi pas. J'en avais justement tiré argument, quand j'étais lacanien, pour alerter mes collègues qui passaient leur temps à faire des diagnostics. Je leur disais : lisez bien « le Sinthome » vous y verrez que Lacan ne dit jamais que Joyce est psychotique. Il se pose la question « Joyce est-il fou ? », et d'une part, il n'y répond pas, d'autre part, il n'emploie pas le mot « psychotique ». Il est vrai que tout se passe dans un contexte où il interroge la psychose, et le nœud qui pourrait représenter la psychose, tout en nommant une de ses constructions le « nœud de Joyce ». C'est donc très ambigu, comme toujours chez Lacan.

Et donc ça n'empêchait pas Melman de parler de la « psychose de Joyce » sans le moindre soupçon d'un doute, et Miller d'inventer la psychose ordinaire et de renforcer l'attention au diagnostic.

Ensuite elle dit que grâce la « clinique borroméenne », Lacan va au-delà des catégories qu'il avait lui-même mis en place de névrose et de psychose, de sorte que la clinique psychiatrique ne peut plus se confondre avec la clinique psychanalytique. En effet, je confirme : il s'était bien acharné à mettre au point son concept de Nom-du-Père pour faire de sa forclusion le distinguo essentiel entre névrose et psychose. Avec une idée de causalité : forclusion implique psychose. Je confirme aussi que j'ai cru lire à une époque, qu'en effet, il n'était pas trop du côté du diagnostic, au contraire de tous les collègues que je rencontrais alors.

Jessica Tran indique que selon Lacan, Joyce a bel et bien cette carence du Nom-du-Père, mais il a une suppléance, celle de la littérature par laquelle il se nomme comme auteur de ses bouquins.

D'une part c'est un discours bien objectivant, qui fait de Joyce l'objet de ses investigations, sans lui laisser le loisir de s'exprimer. D'autre part, c'est quand même bien opérer ce « diagnostic » : « il a la carence du Nom-du-Père », « mais il a une suppléance ». Je me doute que c'est le boulevard dans lequel Miller s'est engouffré pour inventer sa psychose ordinaire. Ce sont tous ces gens sous suppléance, confirmant la voie objectiviste ainsi inaugurée. Le psychanalyste sait à la place du sujet. C'est en effet bien dans le sens du diagnostic que l'ont compris tous ses successeurs, ce pourquoi je m'esbaudis d'entendre Jessica Tran parler ainsi.

Comme quoi on peut lire dans Lacan ce qu'on veut, et moi-même, en fonction de mes époques je n'y lis pas la même chose.

Quant au nœud borroméen, si ça vous intéresse on pourra en lire sur mon site les nombreuses études que j'en ai produites.

<https://unepsychoanalyse.files.wordpress.com/2019/08/psychose-et-noeuds-deux-c3a9tudes.pdf>

Au moins ai-je tenté de rapprocher ça de ma pratique.

En résumé, Lacan présente la psychose comme un ratage du nouage, un croisement qui passe dessus au lieu de passer dessous ou l'inverse. De ce fait, l'un des ronds fout le camp, les deux autres restant enlacés. La suppléance consiste alors à faire appel à un 4^{ème} rond pour réparer cet accroc dans le tissu : la nomination de Joyce par lui-même comme écrivain. Entre autres, car Lacan présente plusieurs nœuds différents pour la psychose et plusieurs ratages possibles, et réparations possibles.

On pourrait en inventer d'autres, à l'infini et je ne m'en suis pas privé, pour pousser le bouchon aussi loin que possible et voir où ça pouvait mener. J'ai vu : nulle part. Car c'est bien de la clinique du nœud dont il s'agit, et non de la réalité de la relation avec des personnes qui souffrent. C'est là que la rupture en théorie et pratique se montre la plus criante.

15 janvier 2020

